JEAN RICHEPIN 1849–1926

Saouleries du soir

Le soir, avec ses bruits de lointaine crécelle,
Ses parfums alanguis mêlant leurs tourbillons,
Traîne je ne sais quoi de fou qui m'ensorcelle
Dans le vol ténébreux de ses lourds papillons.

Le réel s'évapore en fantasmagories
Dans mon cerveau peuplé d'images et de mots,
Éclatants de lueurs, obscurs d'allégories,
Parfums d'air, chants de fleurs, floraisons d'animaux,

Musiques de couleurs, images de délire,
Raisonnements d'absurde et désirs d'inconnu,
Livres de songerie impossibles à lire
Et parlant d'un pays d'où l'on est revenu !

Souvenirs de la vie arrangés par le rêve !
Impalpables palpés ! Introuvables trouvés !
Mille siècles vécus dans la minute brève !
Comment ? Par où ? Pourquoi ? Dites, si vous pouvez.

Oh ! ces brumes du soir, vibrantes et vermeilles,
Qui sèment au ciel vert toutes les fleurs des champs,
Où des bouts de rayons, ainsi que des abeilles,
Butinent en miel roux l'or des soleils couchants !

Cela se fond en moi, mystérieux et triste.
Il me semble à présent que je me change en sons.
Je suis une guitare aux mains d'un guitariste ;
Ma poitrine bourdonne à d'étranges chansons.

Entends-tu la chanson du temps qu'on n'a point d'âge ?
Jours de paresse enfuis plus vifs que des lézards !
Promenades sous quels astres ? Vagabondage
Parmi quels n'importe où tout fleuris de hasards !

Et celle-ci ? Sais-tu comment fuse la gamme
Qui découpe en festons cet air inoublié ?
La note qui bondit s'enfle en téton de femme,
Et l'air file un cheveu dont mon cœur est lié.

Et celle-ci ? Sens-tu le sûr poison des plantes,
Le philtre noir filtré dans de plus noirs charbons ?
Muettes oraisons des mains gesticulantes !
Rages, morsures, coups, la bataille et ses bonds !

Régiments des marais, parmi les clameurs rauques
Des grenouilles, parmi les pompons blancs des joncs,
Droits et pointus, avec mille flamboîments glauques,
Se hérisse le tas de poignards des ajoncs.

C'est la guerre, la guerre implacable ! Une antienne
Soupire toutefois sur un rythme apaisant.
Tu te rappelleras sans doute cette ancienne
Et charnelle chanson qui t'embaume à présent.

Mais voici le clairon strident des convoitises.
Nuages blancs, pareils à des ventres d'oiseaux,
Je dormirais si bien sur vous ! Non ! Tu l'attises,
Le feu damné qui va te prendre à ses réseaux.

O salives d'argent sur le rubis des lèvres,
Langues rêches, claquant aux palais tout en feu,
Grands yeux noyés d'extase érotique, où les fièvres
Dans des sillons meurtris sèment leur bluet bleu !

Et ce dur piano jouant la Marseillaise
Des espoirs avortés et des regrets défunts !
Touches de piano, dents trop longues d'Anglaise !
Mais mon nez curieux guette d'obscurs parfums.

Le sens-tu, le parfum qui captive et qui trouble,
Parfum d'argent, parfum de gloire, le sens-tu ?
En sens-tu la stupeur qui fait que l'on voit double ?
Il faut baiser le vice et pendre la vertu.

La potence fleurit ainsi qu'une hyacinthe,
Et la vertu pendra là-haut joyeusement !
Poignardons le héros et violons la sainte !
Hurrah ! Hurrah ! A mort !... Silence ! Apaisement !

N'entends-tu pas chanter les brises dans la hune ?
La vague glisse sous de longs frissons soyeux.
Il faut remplir son cœur avec le clair de lune,
Tandis que l'ombre dit des mots silencieux.

Vaporeux opéras, chatoyantes féeries,
Manteaux éblouissants et brochés de lampas,
Coupes d'or, vins de feu, robes d'air, pierreries,
Fleurs de nuit, fleurs de ciel, fleurs d'eau, fleurs de trépas.

Lits de repos couchés dans des barques rameuses,
Somnolences de lac sans aucun bruit de pas,
Chansons d'orgue, ronrons de chats, voix endormeuses,
Cantilènes d'amour qui n'en finissent pas !

Mais les vaisseaux du soir enflent leurs sombres poupes.
Les blancs cierges d'étoile ont soudain flamboyé.
Le firmament trempait de fabuleuses soupes
Dans des écuelles d'ombre où je me suis noyé.

Noyé, noyé, mon cœur, et pour ne plus renaître !
Noyé dans le soir ivre aux flots doux et subtils !
Ceux à qui j'ai versé le vin qui me pénètre
Oseront-ils le boire, et me comprendront-ils ?

Noyé dans les parfums, les couleurs, les musiques,
Les nuages portant d'adorables pistils !
Ceux à qui j'ai rompu ce pain d'amours physiques
Pourront-ils le manger, et me comprendront-ils ?

N’est-ce pas un péché de montrer à la foule
Tout ce qui danse et fume au mystique encensoir,
Tout ce qui tourne, et coule et roule, et croule et soûle
Dans la cuve fantasmagorique du soir ?